

Patricia Gavaille

*Les tisserands
des Lumières*

L'Eveilleur

**

Roman

GUNTEN

1760

© **GUNTEN**, 2009
10, Place Boyvin - 39100 Dole
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-914211-69-7

Prologue

*Ferney,
le vingt-cinquième du mois de juin de l'année 1760.*

Le bon jour soit vôtre,

Sans doute ne croirez-vous point ce que vos yeux liront et pourtant c'est vrai : c'est bien moi, Jeanne-Catherine, qui vous écris. Et pour cette même raison, il m'a fallu un an pour le faire enfin : je m'étais juré en partant de ne point vous adresser de courrier que je ne sache l'écrire moi-même. C'est à présent chose faite : j'ai appris à lire et à écrire avec l'aide de Baptiste et même de Jean-Jacques. (Le premier, savez-vous, est bien meilleur maître d'école que le second pour qui la patience est fort loin d'être une seconde nature...) Baptiste m'a également enseigné un peu du beau parler que l'on pratique ici.

Ainsi, nous voilà maintenant établis comme chez nous.

Quand je dis chez nous, c'est exactement le mot qu'il faut : Monsieur Voltaire nous attendait. Nous voyant arriver chez lui avec Baptiste et nos maigres bagages, il nous a accueillis à bras ouverts, parlant beaucoup, riant souvent et faisant à Baptiste et à nous des discours où le vrai de la journée se mêlait sans cesse aux idées de philosophe qu'il remue en son esprit. Comme nous le saluions, il nous a répondu d'un : « Ah, voici donc les sulfureux amants ! » Jean-Jacques et moi n'avions jamais reçu pareil bonjour et entendions pour la première fois ce mot de sulfureux. Mais voyant sourire Baptiste, nous avons trouvé sage de faire de même.

Depuis ce jour, nous n'avons cessé d'apprendre.

Sitôt arrivés, à peine le temps de nous rafraîchir que monsieur Voltaire nous a entraînés à travers son vaste jardin : partout des pelouses à l'herbe rase comme un velours uni, des arbres ronds taillés en pointe sur le dessus pour être plus jolis, des massifs de roses de toutes les couleurs de la création et de longues allées de gravillons où l'on va doucement, à petits pas. Et comme je m'étonnais de toute cette beauté, il m'a répondu que c'est à ses jardiniers qu'il en est redevable. Pour moi, à part travailler la terre pour mener à bien le chanvre et les fèves, je n'avais jamais pensé que faire pousser des fleurs fût un travail. Et encore bien moins que l'on pût être payé pour l'accomplir. Mais les riches ont de ces façons qui ne sont point les nôtres.

Passés les jardins, si l'on s'approche du château par le devant, on se trouve bientôt sur la vaste terrasse et là, au loin mais bien clair devant nos yeux, l'on voit les montagnes des Alpes. Monsieur Voltaire m'a montré la plus haute et la plus blanche : il l'appelle le Mont Blanc. A le voir ainsi, on s'imagine qu'il n'y a qu'à tendre le bras pour le toucher, mais il est plus éloigné qu'il n'y paraît.

Traversant le parc, nous avons bientôt rejoint de l'autre côté la carpière du château où de longs poissons larges comme les deux mains vont et viennent à perte de journée, sans bruit, comme des ombres. Puis, brusquement, notre hôte a tourné bride sans plus de façon pour regagner sa chambre, se disant accablé de fatigue soudaine. Il a simplement recommandé à Baptiste de nous conduire à notre logement situé au Châtelard, une vaste maison qu'il possède au bourg. Ce serait, a-t-il ajouté, sa manière de nous remercier d'être venus lui apporter notre expérience de tisserands pour ses futurs ateliers. Nous aurions en outre un salaire décent.

Jean-Jacques et moi avions peine à croire que pareille chance nous fût échue. Monsieur Voltaire nous a demandé notre avis à propos de la construction des maisons des tisserands. Il veut, dit-il, que chacun soit bien logé, bien nourri, heureux de s'élever par le travail. Dans ces maisons, une pièce entière sera dévolue à la besogne, occupée par le métier. Ainsi la famille

sera-t-elle plus à l'aise pour vivre chaque jour, sans le bruit du battant et les bourrotes qui volent jusque dans les marmites. Les ateliers seront pour le peignage, le filage et la mise en écheveaux, ce travail-là sera attribué aux femmes et aux enfants. Mais tout ceci est encore à l'état de projet. Seul le chantier des maisons va commencer. Les métiers de tisserands que nous devons aider à installer ne sont point encore arrivés pour la bonne raison que monsieur Voltaire ne sait point encore ce qu'il va tisser. Il cherche une idée, dit-il, qui même par une activité aussi humble que le tissage fasse de Ferney un phare qui éclaire le monde. Alors, depuis un an que nous voici céans, Jean-Jacques n'a point cessé d'aller et venir, un jour ici un autre là. Il parle avec les architectes de monsieur Voltaire, visite les carrières alentour afin d'y choisir la meilleure mollasse (c'est ainsi que l'on nomme la pierre d'ici), ou bien arpente à pleine journée les terres prévues pour les maisons afin de les border convenablement. A trois lieues alentour les maîtres tuiliers le connaissent pour cette façon qu'il a de toujours leur demander le meilleur de ce qu'ils savent fabriquer. Pour moi j'ai pris le temps de faire de notre logis un refuge où il fait bon vivre.

Voilà pour le travail. La plus belle des nouvelles que je puisse vous annoncer est celle de la naissance, le trente janvier de cette année, de notre petit François-Marie. C'est un bel enfant qui va sur ses cinq mois et

sourit à chacun dans l'espoir qu'on lui fasse des mines. Il porte le prénom de monsieur Voltaire qui a tenu à être son parrain et le gâte, depuis lors, jusqu'à l'excès.

Ma pensée va souvent vers vous. C'est que je n'ai point oublié et Jean-Jacques non plus, l'aide si précieuse de maître Bigeol juste avant notre départ, alors que bourgeois et dévots se déchaînaient contre nous. Sans vous, nous n'aurions pu fuir leur vindicte ni mettre à l'abri notre amour que leur morale étroite réprouvait.

J'espère que cette lettre qui a mis si longtemps pour venir vous trouvera à votre place, en force et en santé ainsi que madame Sylvine qui est une bonne personne. Je pense souvent depuis toute cette longue année à votre petite Catherine qui était si malade lorsque nous sommes partis. Se porte-t-elle mieux ? Je suis bien sûre qu'elle aura su triompher de son mal.

S'il vous plaît de nous donner de vos nouvelles, nous serons bien heureux de les recevoir. Vous pourrez les envoyer chez monsieur Voltaire, à Ferney, dans le Pays de Gex.

J'ai gardé pour la fin une autre nouvelle d'importance : Jean-Jacques et moi nous sommes mariés après notre arrivée, en août de l'année dernière. Je signe donc,

Votre attentionnée,

Jeanne-Catherine Sambin.

1761

Héricourt, lundi 1^{er} juin 1761.

Dans la nuit du début juin, Sylvine ne dort pas. Blottie contre Bigeol, elle l'écoute sommeiller. Quelque chose qu'elle ignore l'a réveillée. Quelque chose en elle de doux et d'infiniment paisible qui lui fait apprécier le cœur chaud de la nuit et qu'elle observe avec plaisir, les yeux grands ouverts dans le noir apprivoisé. Elle s'étire et pousse un long soupir lent, pour le savourer. Bigeol qui l'a sentie remuer se tourne un peu en dormant, marmonne quelques mots indistincts et pose son bras sur elle, tout près de son visage, puis reprend le fil de son rêve. Elle sourit pour elle-même en y pensant : il dit à qui veut l'entendre qu'il ne rêve jamais et affecte de laisser cette activité réconfortante aux femmes et aux enfants. Aussi s'esclaffe-t-il bruyamment quand parfois au matin elle lui dit qu'il a parlé d'aunes de toile et de qualité des étoffes jusqu'au lever du jour.

— Bah, fait-il, parler n'est point rêver !

— Mais bien sûr que si mon époux, répond-elle du tac au tac, moi je crois que parler c'est rêver tout haut !

En réponse, il hausse les épaules ou l'embrasse. Ou les deux à la fois, c'est selon l'humeur du jour. Peu importe en fait, elle le reçoit à chaque fois comme un cadeau. Paralysée par le bras du colosse, Sylvine le respire avec bonheur tandis qu'une onde de joie trépigne vigoureusement en elle et la parcourt tout entière, la faisant frissonner des pieds à la tête, à mesurer sa chance d'être ainsi contre lui. Elle ne pense à rien d'autre et s'offre sans retenue à la magie de l'instant, peu soucieuse du sommeil perdu.

Et puis au clocher sonnent cinq heures. C'est bientôt, se dit-elle, l'instant secret du lever du jour, cette magie quotidienne. La fenêtre ne va pas tarder à grisailler, timidement d'abord, puis à blanchir. Quand elle était enfant, Sylvine faisait sans cesse le projet, toujours repoussé, de se réveiller tôt pour pouvoir surprendre l'imperceptible mouvement du ciel quand il commence à changer de couleur. Elle aurait voulu être là, immobile et discrète, pour regarder une à une les choses apparaître et se rallumer dans l'aurore. Mais, à sa grande déception, elle n'y était jamais parvenue : à chaque fois, lorsqu'elle se réveillait, il faisait grand jour depuis longtemps, la lumière, affirmait sa mère, ne l'avait pas attendue. Alors il lui avait fallu atteindre l'âge adulte pour décider de se réveiller et enfin réaliser ce désir chevillé depuis si longtemps au plus profond d'elle. Aussi, ce

matin choisit-t-elle de se lever et de ne pas en perdre une miette. En travers de sa poitrine, le bras de Bigeol pèse lourd et il faut qu'elle s'en dégage sans éveiller le dormeur. Elle le soulève doucement de manière à pouvoir se glisser de côté. Dans son sommeil, le géant dérangé marmonne une nouvelle fois et tourne la tête. Sylvine écoute un moment sans bouger. La respiration régulière et paisible, Bigeol continue à dormir.

Une fois debout, Sylvine sort de la chambre à tâtons. Sans un bruit. Elle connaît si bien sa maison qu'elle peut s'y déplacer dans le noir presque aussi bien qu'en plein jour. Elle sait également, dans l'escalier, éviter les deux marches qui grincent depuis des années et ponctuent la vie quotidienne au gré des trajets de chacun.

Au rez-de-chaussée, la grande salle est paisible, encore endormie elle aussi quand Sylvine la traverse pour se diriger droit vers la fenêtre qu'elle ouvre en grand, sitôt arrivée. C'était la dernière nuit de mai, voici le premier matin de juin se dit-elle avec gourmandise. Dehors il fait encore frais et devant elle, la rue des Tanneurs est plongée dans une intense obscurité que rien ne trouble, tout embaumée de cette fraîcheur piquante si particulière à la fin de nuit. Tous ses sens en éveil, Sylvine penchée jusqu'à mi-corps, écoute, respire, observe. Et se demande une fois de plus comment cette heure-là peut à la fois être aussi noire que si le matin n'existait pas et animée de mille détails imperceptibles annonciateurs

de l'aube. C'est ce moment précis qu'elle préfère, avec, ancré au plus profond de son être, le besoin fou de découvrir le grand mystère de l'univers. Mais elle n'en a pas la clé et toujours se fait devancer : soudain, un chat passe en trottant vers la rue du Four, quelque part un coq chante. Un mouvement invisible se fait du côté des halles, près de la maison commune et comme au spectacle, Sylvine s'installe de son mieux. C'est alors, elle connaît avec précision le moment, qu'il faut regarder vers la droite : là-bas, bien loin en direction du levant, par-delà le poste de garde de la porte de Breuille, le ciel s'est éclairci d'un coup. Au ras des toits on le sent bientôt bleu clair, plus qu'on ne le voit. Une intense jubilation saisit alors Sylvine : comme montée du sol avec l'aurore, elle jaillit en elle, galope à la manière d'un cheval fou, lui fait dans l'ombre bleue ouvrir les bras pour elle ne sait quel impalpable amour et humer le petit jour à pleines narines. Puis elle sourit à constater qu'une fois de plus elle n'a pu saisir la minute précise où la nuit devient jour.

— Mais, belle Sylvine, lui dit Bigeol à chaque fois qu'elle lui conte sa déconvenue, il n'y a point de moment ! C'est ainsi que le temps passe ! Toi, tu veux toujours tout savoir.

Puis l'œil pétillant, il lui murmure à l'oreille :

— Ceci est un des secrets du bon Dieu des dévots !

Sous ses yeux la rue hésite entre le gris perle et l'ou-tremer, tâtonne puis se décide enfin pour un gris-bleu du

meilleur effet qui vient moirer dans les piailllements naissants des oiseaux les façades des maisons en face d'elle. Tout près, un autre coq fait entendre son chant, celui-là doit être rue Derrière, chez le manouvrier dont la maison fait l'angle avec la rue de la Tour. Puis un troisième, plus lointain, qui sonne comme un écho.

Et tout à coup des pas précipités sonnent clair sur le pavé, brisant la magie de l'instant et Sylvine stupéfaite reconnaît son fils, hors d'haleine. Elle l'appelle à mi-voix alors qu'il s'apprête à soulever le heurtoir de bronze de la porte d'entrée.

— Mère ? fait-il en s'approchant, Dieu soit loué, vous voilà ! Je ne m'attendais certes point à vous trouver à la fenêtre de si bon matin. Mère il faut que vous veniez de suite s'il vous plaît !

Sylvine comprend immédiatement :

— C'est Mélanie ?

Essoufflé, Georges-Frédéric fait oui de la tête.

— Elle vient brutalement de perdre les eaux, elle souffre. Voulez-vous bien vous rendre auprès ? Je me hâte de quérir la matrone.

Comme il va s'éloigner en courant, elle l'arrête d'un geste :

— Demande la mère Boulard, pas l'autre, elle a de mauvaises façons et fait du tort aux nouveaux-nés.

— C'est bien ainsi que je pensais, s'écrie-t-il déjà reparti.